Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 18 (1917)

Artikel: À propos de la science allemande contemporaine
Autor: Stubbé, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750497

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A PROPOS DE LA SCIENCE ALLEMANDE CONTEMPORAINE[1]

Dans l'article nécrologique consacré à Théodule Ribot, et publié par la *Gazette de Lausanne* dans son numéro du 17 décembre 1916, M. le professeur M. Millioud, définissant la valeur et la portée philosophique de l'œuvre admirable, légué au génie de la France par le psychologue défunt, a rendu un légitime hommage à la tradition scientifique française et à ses vertus d'indépendance, de clarté, d'élégance.

Mais entraîné par une verve polémique dont il semble qu'aucune plume, si neutre soit-elle, ne puisse actuellement s'abstenir, M. Millioud, prenant l'offensive, esquissa, de la science contemporaine d'„ailleurs" — entendez: d'outre-Rhin — une pochade impitoyable et sommaire. La littérature de guerre s'enrichit ainsi d'un couplet cinglant.

Encore que, au dire du satirique, l'indignation fasse le vers, suffit-elle pour établir la vérité?

Et si, d'autre part, en une heure tragique entre toutes, quatre-vingt-treize „illustrations officielles" ont, ailleurs, signé un manifeste où les noms sacrés de Kant, de Gœthe, de Beethoven étaient galvaudés, où, malgré le délit initial de l'invasion en Belgique, des incompétents démentaient imperturbablement les conséquences atroces de la violation, pouvons-nous, de bonne foi, reprocher à la plupart des quatre-vingt-treize un autre crime que leur incapacité de contrôle politique? Se pourrait-il que leur geste collectif de sujets très obéissants et trop confiants, infirmât tout leur labeur antérieur, scientifique, philosophique, artistique, moral?

Ces œuvres germaniques d'avant l'août 1914, sont-elles vraiment „toutes calculées en vue de l'application immédiate et du profit"? Ces découvertes ne sont-elles que „révérences" de courtisans s'acheminant, de platitude en platitude, à la servilité cynique des croyants pangermanistes?

---

[1]) Article refusé par un grand journal romand; voir ma note à l'article Hauser, sur la politique allemande au Maroc. BOVET.

Il n'est guère opportun, je le sais, d'assumer aujourd'hui la défense de gens et de choses tudesques. Mais plus que jamais inopportune est l'injustice. De plus, un certain goût d'exactitude et d'impartialité, que M. le professeur Millioud contribua jadis à développer, me faisait souhaiter, de la part d'un nom autorisé, une rectification du couplet sur „ailleurs".

Me sera-t-il permis, à titre de respectueux et reconnaissant élève du professeur de philosophie à l'Université de Lausanne, de lui rappeler ou signaler les faits suivants?

Je ne me risquerai point à les grouper en bilan, ni ne tenterai de subtiles et mesquines compensations entre chercheurs de la Seine et chercheurs de la Sprée ou du Danube. Qu'il suffise à un humble fureteur de citer quelques noms, au fil de ses souvenirs.

* * *

Pour combien d'entre nous la science allemande ne se résume-t-elle pas dans le symbole du bedonnant et myope Professor Knatschke! Vision divertissante, mais simpliste. Knatschke existe, je n'en disconviens point, l'ayant entendu, sous le nom de l'historien Lamprecht, ameuter contre les illusions de la civilisation et contre la naïveté des races „inférieures", ses étudiants à Leipzig, et l'ayant retrouvé plus tard en Ostwald, le maniaque de l'Organisation.

Mais il me souvient aussi que, peu d'années avant 1914, M. Millioud exposait, dans un cours de Sociologie, les théories du même Lamprecht, qu'il traitait alors avec considération, le jugeant pour le moins intéressant. Et n'est-ce point un professeur d'Université française qui traduisait en 1912 une œuvre d'Ostwald, et qualifiait le professeur de Leipzig, de „voisin de haute intelligence"?

Ou m'accusera-t-on de perfidie si, reprenant un feuilleton scientifique du *Temps,* daté de trois mois avant le début des hostilités, j'y relis le jugement qu'un savant bien français, Edmond Perrier, a porté sur „cet homme de génie, dont le savoir, l'art de grouper les faits étaient déconcertants, et dont le nom est si peu tombé dans l'oreille du public qu'on le cherche en vain dans le grand Larousse": Edouard Suess, le maître récemment décédé de la géographie stratigraphique.

La géographie, dont le XIXme siècle a su faire une science captivante et merveilleuse entre toutes, et dont la collaboration

s'impose de plus en plus à l'histoire, théorique ou pragmatique, à l'anthropologie comme au colonialisme le plus moderne, l'anthropogéographie n'est-elle pas, de l'aveu même d'un Vidal de La Blache, d'origine allemande, grâce à Ritter et à Humboldt?

Et sans remonter jusqu'au déluge, la grande école des Ratzel, des Kirchhoff, des Richthofen n'a-t-elle fourni qu'un apport négligeable à la science européenne, à la science tout court? N'a-t-elle point contribué à renouveler la mentalité du XIXme siècle, à partir de cette date de 1872 que M. Millioud propose comme point de départ de sa comparaison?

Qu'il nous soit loisible d'omettre, puisque seules ici les idées générales paraissent, à tort ou à raison, importer à M. Millioud, „les applications immédiates et le profit" des découvertes scientifiques. Dispensons-nous donc d'espérer que si, en hygiène et en sérothérapie, Pasteur, Brouardel, Roux, Fournier sont des bienfaiteurs de notre guenille, nos hôpitaux et nos cliniques ne refuseront pas non plus une pite de gratitude aux Pettenkofer, aux Virchow, aux Koch, aux Ehrlich, qui vécurent et vivent „ailleurs".

En méthodologie, le nom qui domine la physique mathématique et la physique expérimentale, n'est-il point, dans la seconde moitié du XIXme siècle, celui d'Helmholtz, comme Claude Bernard est le maître incontesté de la méthode expérimentale dans les sciences naturelles? Et la révolution systématique la plus féconde en mécanique, ne serait-elle pas la construction déductive de Hertz, le savant génial de Bonn qui, en 1888, découvrit, cette fois-ci par induction, la propagation des ondes électro-magnétiques et réalisa les hypothèses de Maxwell? D'où radio-conducteurs, substances radiantes, sous-atomes radiants, électrons, et combien de magiques perspectives nouvelles, et combien d'„applications immédiates et profitables!"

Oserai-je encore citer en mécanique Mach, le vigoureux critique des postulats classiques, dont la tendance s'apparente à celle de Poincaré?

Dois-je taire en stéréochimie les synthèses d'Emile Fisher, dont „la magnifique étude est l'une des plus remarquables de ces derniers temps" (Emile Picard)? Que d'idées, de possibilités, d'espoirs nouveaux! Que de soulagements au delà et en deçà du Rhin: j'en appelle à Carrel!

Et voici, en biologie, les trouvailles ontogéniques et phylogéniques, si artistement sériées, équilibrées et enchassées, si je puis ainsi dire, du vieil Haeckel, et le néo-darwinisme de Weismann.

En psychologie, nous retrouvons le vénérable Wundt, que M. Millioud daigne à peine absoudre du péché d'insignifiance, par une concession restrictive que Ribot lui-même eût probablement jugée sévère.

La philosophie proprement dite vient de perdre en Allemagne son Fouillée, un esprit averti, lucide, avenant et vigoureux: je veux dire Windelband.

La théologie nous offre Harnack, que plusieurs de mes condisciples romands lisaient, en Faculté, non moins avidement qu'ils n'étudiaient Sabatier.

Simmel, sociologue et moraliste, est un initiateur aventureux, mais toujours curieux. Sombart est un économiste renseigné, attrayant et agréablement teinté de dilettantisme.

Voici, en droit comparé, en droit criminel, à la suite de Mommsen, une pléiade de juristes loyaux et éclairés, tels que Kohler et Liszt, qui s'appliquent à réformer le code en l'adaptant aux exigences de la psychologie et de la sociologie. (Hélas! que n'apportent-ils une conscience égale dans le droit international?)

L'esthétique expérimentale, fondée par Lotze et Fechner, progresse vigoureusement en Allemagne, avec des continuateurs ou des contradicteurs sagaces: Lipps, Volkelt, Moos, Riemann, etc. Une étude étonnamment suggestive, intitulée: *Travail et Rythme*, par Bucher, recourt à la sociologie, à l'anthropologie et à l'esthétique.

La linguistique a Hermann Paul. L'assyriologie, Hammurabi et la loi mosaïque, Babel et la Bible nous ont procuré des heures émouvantes, grâce à Delitzsch.

* * *

Voilà beaucoup de noms, beaucoup d'œuvres, plus durables qu'un déplorable manifeste de deux pages. Nous convenons unanimement que sur ce déshonorant chiffon de papier s'étale la faillite de l'esprit critique républicain des quatre-vingt-treize. Mais est-il équitable d'étendre la réprobation jusqu'au discrédit de la science

allemande contemporaine, des œuvres acquises et de leurs vérités fécondes?

Convient-il aux guides de l'opinion publique de céder aux séductions gratuites d'une rancune même généreuse? Si, semblables aux foules, ils se résignent — ou se complaisent — à promulguer des mises à l'index collectives, massives et passives, faudra-t-il, comme au bon temps jadis, remettre à Dieu le soin de trier les siens, et d'instruire les causes individuellement?

Il ne s'agit point, pour la science française, de combattre la science allemande, ni aucune autre science nationaliste. Il ne s'est point agi, et il ne s'agira pas davantage, à l'avenir, de se suffire à soi-même „ici", en excluant ceux d'„ailleurs".

Aussi est-ce avec sagesse qu'un des maîtres actuels de la pensée italienne, B. Croce, écrivait récemment: „Les limitations de parenté ethnique imposées aux alliances scientifiques, nuisent à la production intellectuelle. Au surplus, elles compromettent la vérité, la ravalent à un rôle immédiatement pratique et politique, la mutilant de sa liberté divine." Veritas ancilla castrorum.

Que si les circonstances présentes interdisent certains contacts, respectons le patrimoine commun que les derniers lustres de la civilisation européenne ont multiplié; osons, malgré les démentis d'une guerre croissant en horreur, y reconnaître les garanties d'une tolérance future; et sans nous leurrer de lâches berquinades, ne nous refusons point à prévoir une ère de paix où philosophes, savants, techniciens, clergé, artistes d'ailleurs et de partout collaboreront à nouveau, rivaux en courtoise confraternité.

LAUSANNE, janvier 1917 L. STUBBÉ